

Viva Frascuelo, viva! crie la foule en délire, et ses acclamations enthousiastes ne veulent pas prendre fin. Les chapeaux, les oranges, les gants, les éventails volent par centaines au-devant du torero: la réception que lui fait le public ressemble à s'y méprendre à celle d'un triomphateur, d'un conquérant, d'un héros, qui, par ses services signalés, aurait bien mérité de la patrie.

Frascuelo remercie d'un léger signe de la main le public des banquettes et des loges ainsi que toutes les jolies femmes qui lui font les yeux doux, et va s'incliner respectueusement devant le Roi, la Cour et l'Alcalde.

Pour tous les spectateurs, Frascuelo reste plus que jamais à l'ordre du jour. Des houppes et des bouffettes de soie noire se détachent avantageusement sur le fond bleu de ciel de sa veste et de sa culotte de satin. Des parements et des lisérés, tout en broderies et en dentelles, décorent avec autant de richesse que d'élégance sa chemisette et son gilet. Une écharpe bleu ciel s'enroule autour de ses hanches, en y dessinant gracieusement plusieurs étages de plis. Des bas de soie et des souliers à boucles complètent le costume plein de coquetterie du héros andalou.

Mais enfin, dira-t-on, quel est donc ce Frascuelo que tous les hommes révèrent, que toutes les femmes comblent de leurs faveurs? Quelle est donc sa famille? quelles sont ses origines?

Il y a trente ans environ naquit dans un modeste village de la province de Grenade, à Churriana, un pauvre fils de paysans. Son père José Sanchez et sa mère Sebastiana Povenado lui donnèrent au baptême le nom de Salvador, et, pour subvenir à leur indigence, s'empressèrent, dès qu'il put courir seul, de le former au métier de pâtre. Bientôt le jeune Salvador ne connut pas de plus grand plaisir que de s'ébattre dans les pacages et les forêts avec ses bons amis, comme il appelait les bêtes à cornes que lui confiaient chaque jour les braves gens du village, et il se mit dès le principe à exercer contre de jeunes taureaux son courage et sa hardiesse naturels, excitant témérairement les pauvres bêtes pour les combattre ensuite d'estoc et de taille.

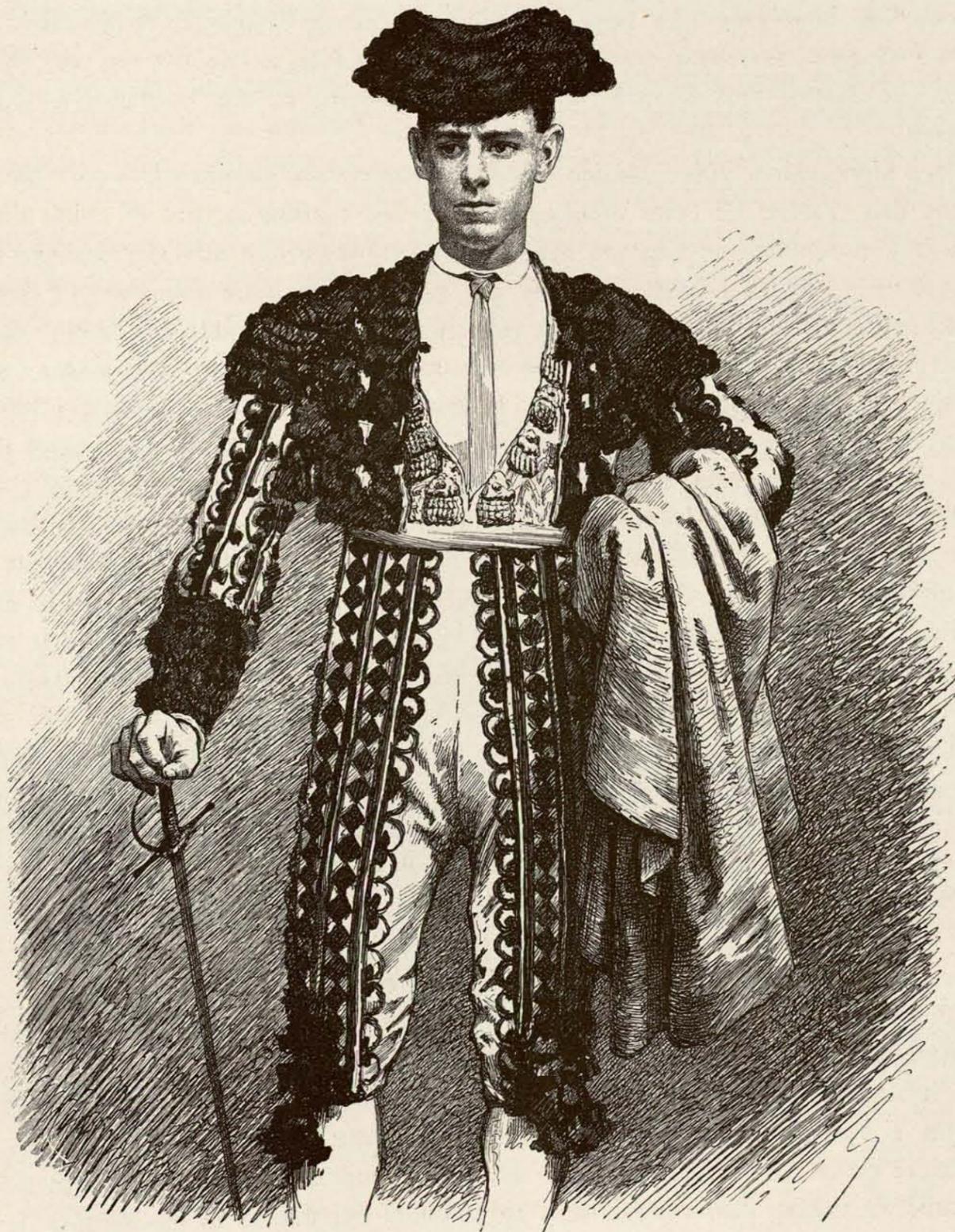
Après avoir ainsi estropié un certain nombre de ces infortunés quadrupèdes et mis plus d'une fois son pauvre père dans la nécessité de remplacer les invalides dans le troupeau de ses voisins, le jeune Salvador fut destitué de ses fonctions de pâtre et envoyé à Madrid chez un de ses parents pour y travailler comme apprenti-tapissier, tout en apprenant accessoirement à lire et à écrire.

Obéissant à l'instinct de sa vocation, Salvador ne tarda cependant pas à troquer les ennuis de l'atelier et de l'école contre les émotions du cirque, et se mit à le fréquenter si assidûment qu'il finit par attirer l'attention du célèbre banderillero Matias Nuñez. Celui-ci s'intéressa de suite à l'enfant et entreprit de lui inculquer personnellement les règles de son art.

Salvador fit rapidement, à dater de ce jour, d'immenses progrès en tauromachie: il arriva même bientôt, dans les luttes avec les jeunes taureaux employés pour l'éducation des novices, à surpasser tous ses collègues dans la pose des banderillas, et lorsqu'il eut atteint ce résultat, il descendit enfin dans l'arène en qualité de banderillero. Cayetano Sanz, qui était à cette époque le lion du jour n'hésita pas à l'engager dans son quadrille, et, une fois lancé de la sorte, le jeune homme eut bientôt fait de jeter dans l'admiration, par la sûreté de son coup d'œil et la témérité de ses actes, les amateurs de Tolosa. Il vit alors sa réputation se répandre promptement et sut gagner à tel point la haute protection des sportsmen, que, dès l'année 1867—1868, il lui fut donné de combattre dans le cirque de Madrid à côté des célèbres toreros Tato et Gordito. Enfin, en 1870, il fut nommé suppléant de l'espada Lagartijo, et engagé presque aussitôt après comme chef d'emploi, en même temps que Cayetano Sanz et Currito Reyes.

Grâce principalement à sa nouvelle mode de combattre à *volapié*, il conquiert rapidement dans la capitale la position fort enviée d'idole du public madrilène, et l'Espagne entière le nomme orgueilleusement aujourd'hui *son Frascuelo* et le plus grand *espada* de ce temps.

Son visage complètement rasé est éclairé par des yeux noirs, d'une expression pleine tout à la fois de calme et de résolution. Sa bouche, toujours close, trahit cette sûreté de main et cette confiance en lui, qui sont les deux principaux traits de son caractère. Rien qu'à le regarder, on devine sur-le-champ son métier: c'est le type incarné du gladiateur vêtu d'or et de soie.



ESPADA ATTENDANT LE TAUREAU.

Une intrépidité poussée jusque à la folie et secondée par une agilité sans égale ont fait de lui un maître de son art; il jouit plus qu'aucun autre de la faveur de la foule; il fait l'admiration de ses collègues eux-mêmes: que peut souhaiter de plus cet illustre espada?

Une réputation presque égale s'attache à l'homme qui, dans le défilé du cortège, marche aux côtés de Frascuelo, Francisco Arjona Reyes, un torero pur-sang, comme disent les Espagnols,

lorsqu'ils ont à faire à des artistes exerçant de père en fils cette rude profession: c'est en effet sous la direction de son illustre père Cuchares qu'il commença dès l'âge de vingt ans à charmer les Sévillans, pour aller faire bientôt après à la Havane le bonheur des amateurs de sport.

Non moins connu, mais surtout par ses étranges destinées, est le troisième espada, Manuel Hermosilla, enfant de Sanlucar de Barrameda, qui s'avance à côté de ses deux camarades, drapé dans son manteau tout chamarré de vert. A voir son extérieur, on serait plutôt tenté de le prendre pour un bonvivant que pour un torero plein de souplesse et d'agilité. De petite taille et un peu gros, marchant aussi posément que possible, il ne fait pas au premier abord l'impression que devrait provoquer à son aspect le souvenir de son existence agitée et de son glorieux passé.

C'est à Montevideo, puis à Mexico, qu'il alla cueillir ses premiers lauriers. Blessé presque mortellement dans l'arène de cette dernière ville par un taureau furieux et réduit de ce fait au plus piteux état, il retourna en Espagne avec la sombre perspective de rester estropié pour la vie. Heureusement guéri, contre toutes prévisions, par une cure aux eaux d'Archena, il reprit aussitôt à Madrid son métier de torero, et des succès éclatants lui eurent bientôt fait oublier les semaines et les mois qu'il avait dû passer naguère sur son lit de douleur. Cependant, jalouse des triomphes si chèrement achetés par ce brave, la fortune capricieuse lui réservait à bref délai une épreuve nouvelle, non moins terrible que la première. Le 20 septembre 1874, serré de près par un taureau, Manuel Hermosilla tomba à terre en voulant sauter par-dessus un cheval mort, fut rattrapé par son terrible adversaire, reçut en moins de rien sept coups de cornes et fut emporté de l'arène, sans connaissance et plus d'à demi-mort. Son tempérament herculéen l'emporta cependant encore cette fois sur la maladie, et c'est ainsi que nous le voyons aujourd'hui, au retour d'une nouvelle campagne dans l'Amérique du Sud, parader, comme si de rien n'était, au premier rang du cortège. Ce que l'on vante par-dessus tout chez lui, c'est l'audace incroyable, avec laquelle il tient tête au taureau qui le charge.

Derrière ces trois premiers rôles paraît au second rang le quatrième espada Angel Pastor, accompagné du suppléant Valentin Martin, qui doit toujours se tenir prêt, en cas de malheur, à remplacer ses collègues. Jusqu'à ce jour, ces deux combattants n'ont pas encore d'histoire, à proprement parler: mais ils font néanmoins très-bonne figure dans l'arène, et sont peut-être plus éclipsés que de raison par la célébrité de leurs camarades Frascuelo, Arjona Reyes et Hermosilla.

Quels que soient les dangers courus par les toreros, quelque périlleuse que soit notamment la position des Picadores et des Espadas qui, loin de sauter par-dessus la barrière au moment critique comme les Capeadores, provoquent au contraire leur redoutable adversaire en combat singulier et luttent contre lui, la lance ou l'épée au poing, il n'arrive cependant que de bien rares accidents, si l'on ne fait pas entrer en ligne de compte les blessures légères. En moyenne, on ne cite guère qu'un cas sérieux tous les dix ans. L'adresse extraordinaire des toreros, leur grande habitude du métier, leur connaissance approfondie des mœurs et des défauts de l'ennemi, enfin le fait seul que l'animal charge toujours de préférence sur une étoffe de couleur rouge que sur l'homme en personne, tout cela sert au-delà de toute expression dans la plupart des cas et jusque dans les circonstances les plus désespérées.

L'observateur attentif n'a pas de peine à reconnaître que les préludes du combat, le jeu des capes et la pose des banderillas, joints à la chaleur, à la soif, à la surexcitation des sens, épuisent déjà notablement les forces de l'animal, longtemps avant qu'il ne reçoive le coup fatal. Ses derniers efforts n'ont plus guère en réalité d'autres causes que la conscience du danger et l'instinct de la conservation.

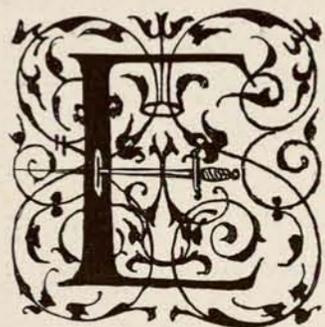
Derrière les Espadas, viennent, dans le cortège qui continue à défilé lentement sous nos yeux, les Banderilleros, puis, après eux, les Capeadores dans leurs costumes éblouissants.

Les Picadores suivent, debout sur les étrières, la lance dans la main droite. A gauche, Francisco Calderon et Juan Trigo, son émule en réputation; à droite, Francisco Gutierrez, dit el Chuchi, et Enrique Sanchez: tous hommes d'une force exceptionnelle, comme l'exige leur rude profession. Ils ferment avec leurs auxiliaires, les chulos, cet intéressant cortège de combat, et, derrière les derniers figurants, trottent, pour jeter une note gaie dans le tableau, deux magnifiques attelages de mules.

Attelées par trois de front, harnachées avec une coquetterie sans pareille et couvertes d'ornements et de drapeaux aux couleurs nationales, ces bêtes fringantes, endiablées et toujours difficiles à conduire, sont solidement tenues en bride par des garçons de service et font résonner à chaque pas d'innombrables grelots. Elles traînent allégrement derrière elles un palonnier muni d'un fort crochet de fer, et ne reparaitront plus dans l'arène que pour venir enlever, après chaque combat, les cadavres des animaux tués au cours de la lutte.



LE COMBAT.



Enfin, le moment est venu! A peine le cortège des combattants a-t-il eu le temps de disparaître, que du haut de la loge de l'Alcalde, une clef suspendue à un cordonnet d'or vient tomber dans l'arène aux pieds de l' alguazil: c'est la clef du toril qui, habilement lancée par une jolie main, doit ouvrir au premier taureau les portes de sa prison. Les barrières se ferment, le quadrille des banderilleros se disperse dans l'enceinte, les picadores se postent à cheval en face de la loge royale, et les capeadores, le manteau de soie enroulé autour du bras, se disséminent sur tous les points de l'arène. En cet instant presque solennel, il n'est pas dans



AVANT LE COMBAT.

tout l'amphithéâtre un regard qui ne soit impatientement fixé sur le toril. On n'entend pas un cri, pas un appel, pas un son: partout règne le calme anxieux de l'attente.

Soudain, poussées par un guichetier, les portes du toril s'ouvrent à deux battants. Dans toute la plénitude de sa majesté, dans toute la conscience de sa force, sous l'éclat éblouissant d'un soleil tropical, Careto, le fier taureau sauvage des Pampas de Aleas, l'épaule gauche coquettement ornée de ses rubans et de sa cocarde, fait au petit trot son entrée dans l'enceinte, s'arrête comme hésitant, reste immobile sur le seuil de l'arène et inspecte le cirque d'un air tout ahuri.

A peine la foule impatiente l'aperçoit-elle que son enthousiasme pour lui ne connaît déjà plus de bornes, et, sur tous les bancs de l'amphithéâtre, à l'aspect seul du superbe animal, éclate un immense cri de joie, qui pénètre jusqu'à la moelle le spectateur le plus insensible et lui fait affluer violemment au cœur tout le sang de ses veines.

N'ayant encore jamais vu, dans les solitudes où il a vécu jusqu'à ce jour, un seul visage humain; jeté subitement du fond de ses paisibles pâturages dans un milieu plus que désagréable, amené sans transition des ténèbres du toril à l'éclat éblouissant du soleil, Careto, le noir enfant de l'Andalousie, le premier des héros du jour, Careto reste là hésitant. Si ce n'est pas la peur qui le tient cloué sur place, c'est tout au moins un très-vif sentiment de malaise général. En ce moment, un enfant suffirait presque à le reconduire à l'étable docile et débonnaire: tant est considérable l'action qu'exercent manifestement sur lui le bruit étourdissant de la foule, le brouhaha, les cris et les sifflets.

Mais bientôt la scène change. Careto est debout; il tourne la tête à droite, à gauche, la lève et la rebaisse; de ses pieds de derrière, il laboure le sol. La queue agitée d'un balancement analogue aux oscillations du pendule, l'oreille au guet, les narines dilatées, il laisse perler sur son mufle visqueux de minces filets de bave. Son poil se hérissé sur sa peau, ordinairement si unie; ses yeux étincellent d'une lueur sinistre et lancent des regards farouches. Un mugissement sourd et bref s'échappe par saccades du fond de son gosier, et, d'une façon presque machinale et involontaire, il baisse à chaque instant la tête pour présenter à ses adversaires inconnus la pointe de ses cornes.

Cependant, son sang bouillonne de plus en plus; sa queue se dresse presque verticalement, et, rassemblant dans un élan formidable toute sa force et sa férocité, il se précipite avec rage sur le premier homme qui se trouve à sa portée. Celui-ci de son côté, un capeador plus souple qu'un lézard, charge audacieusement l'animal transporté de colère, lui lance à la tête son manteau de soie rouge et blanc aux gracieuses ondulations, et, après avoir esquivé ses coups par un écart habile, se remet à courir, en laissant traîner derrière lui sa cape, que poursuit, tête baissée, le taureau écumant de fureur.

De nouveau, l'animal s'arrête majestueux, les cornes en avant, dans l'attitude de la provocation: il regarde d'un œil torve son second agresseur, qui, de l'autre côté de l'arène, agite témérairement les plis ondoyants de sa cape, et, brusquement, il fait deux bonds vers lui. Mais l'homme, tirant impitoyablement parti de la difficulté qu'éprouve son adversaire à tourner sur lui-même, ne cesse de le circonvenir en tous sens et le harcèle sans relâche avec les couleurs maudites.

Rien de plus beau que les voltes et les bonds du puissant quadrupède, et, contrairement à ce que l'on pourrait croire, rien de disgracieux dans ses allures, rien de pesant dans sa démarche: chacun de ses mouvements et de ses coups dit à la fois sa force et sa témérité.

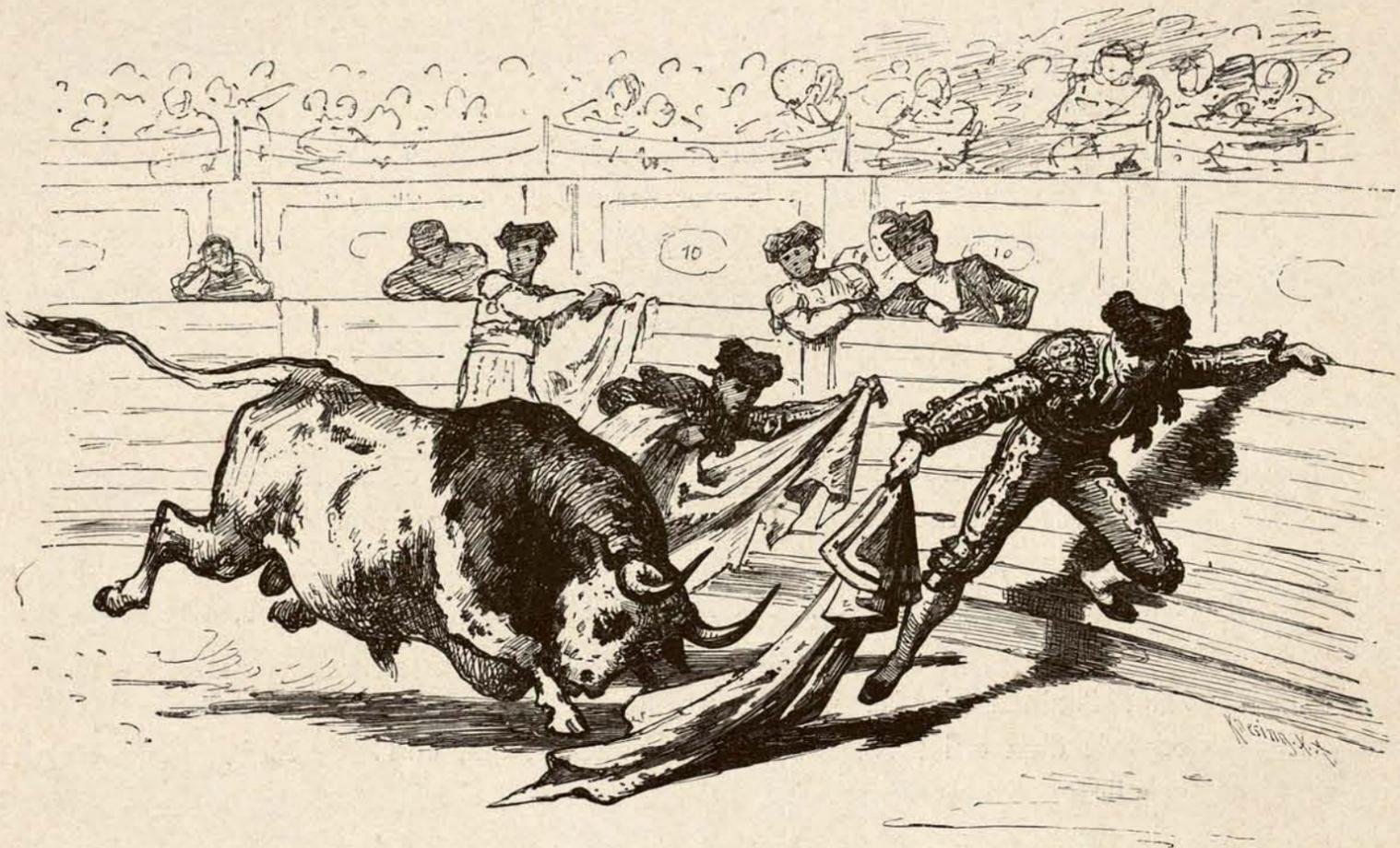
Mais à quoi bon toutes ces qualités, et que pourraient-elles faire contre les ruses et l'habileté de ces hommes, qui, sans jamais cesser de faire face à l'ennemi, savent toujours en fin de compte échapper à sa fureur par un brusque détour?

Bientôt, de tous côtés, des capeadores arrêtent le taureau: à droite, à gauche, semblables à d'énormes papillons, les étoffes rouges voltigent à sa rencontre, et, de plus en plus excité, l'animal ne sait plus où tourner ses coups, qui ne frappent jamais que le vide. Se lance-t-il à la poursuite de l'un de ses persécuteurs, aussitôt un autre est là pour le détourner par un habile jeu de cape, et toujours et partout de gracieuses manœuvres font passer et repasser devant ses yeux les couleurs exécrées.



Si intéressant qu'il soit pour le spectateur novice, ce prélude laisse généralement froid le public espagnol. Jusqu'à présent, le sable de l'arène n'a pas encore bu une seule goutte de sang, et les habitués du cirque sont trop blasés d'émotions pour s'intéresser à des capeadores, dont la seule arme est un lambeau de soie.

Le taureau est enfin las de se défendre contre tous ses bourreaux à la fois : sa rage se concentre désormais tout entière sur l'un d'eux, et soudain, on le voit pourchasser avec acharnement un jeune drôle, qui, traînant derrière lui sa cape sur le sol, se sauve au triple galop vers la balustrade. Déjà l'animal est en quelque sorte sur les talons de l'homme : un bond de plus, et il va le transpercer de ses cornes ! Au lieu de cela, l'homme prend rapidement son élan, pose les mains sur les *Tablas*, s'enlève par une voltige habile de l'autre côté de la cloison, et le voilà sauvé ! La corne du taureau, son but ainsi manqué, s'enfonce dans le bois de la balustrade avec un épouvantable craquement : l'animal fait un bond en arrière ; l'écume et la bave coulent de ses

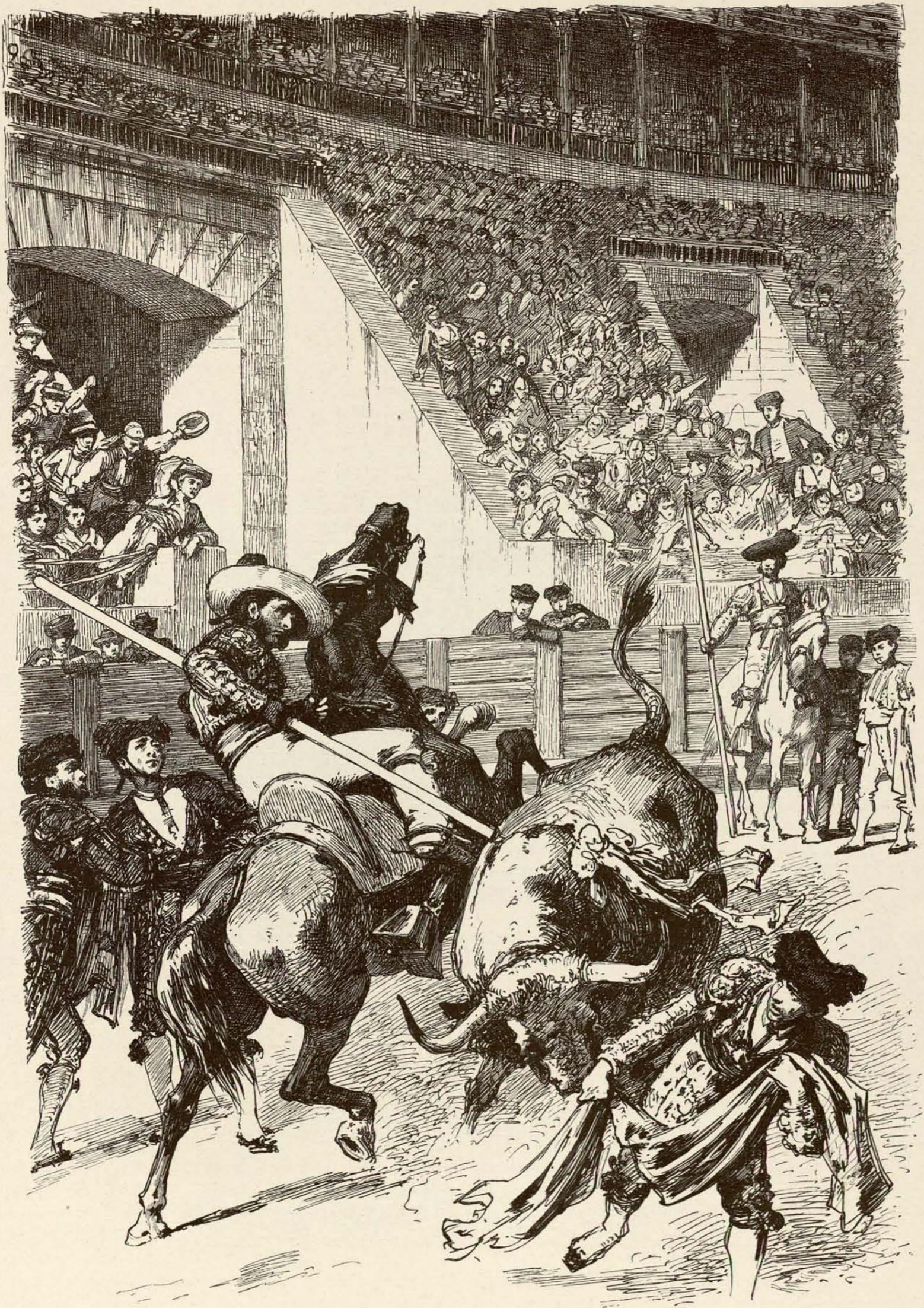


LES CAPEADORES.

naseaux ; ses regards farouches cherchent avec avidité l'homme qui a su se dérober si promptement à sa fureur, et l'œil en feu, la tête basse, il frappe de ses cornes à coups redoublés la cloison rouge qui le sépare de son ennemi.

Il court de çà de là le long de la barrière, toujours en quête d'une ouverture qu'il ne trouve jamais, toujours harcelé par ces maudites étoffes rouges qu'il s'efforce en vain d'écartier et d'anéantir à coups de tête et de cornes. Puis il tourne derechef sa colère contre d'autres capeadores, qui, trop vivement pressés, franchissent à leur tour la balustrade en un point quelconque pour reparaître un instant après à l'autre extrémité de l'arène et recommencer avec une ardeur nouvelle leur dangereux manège.

Quelque peu fatigué, le taureau commence à se relâcher dans ses poursuites. Sa respiration est haletante, et de gros flocons d'écume couvrent sa peau de taches blanches. Le soleil, la poussière, la chaleur lui rendent la tâche encore plus dure, et, avec autant de mauvaise humeur que d'irritation, il se dirige lentement vers le centre de l'arène.



LE CIRQUE DE MADRID.



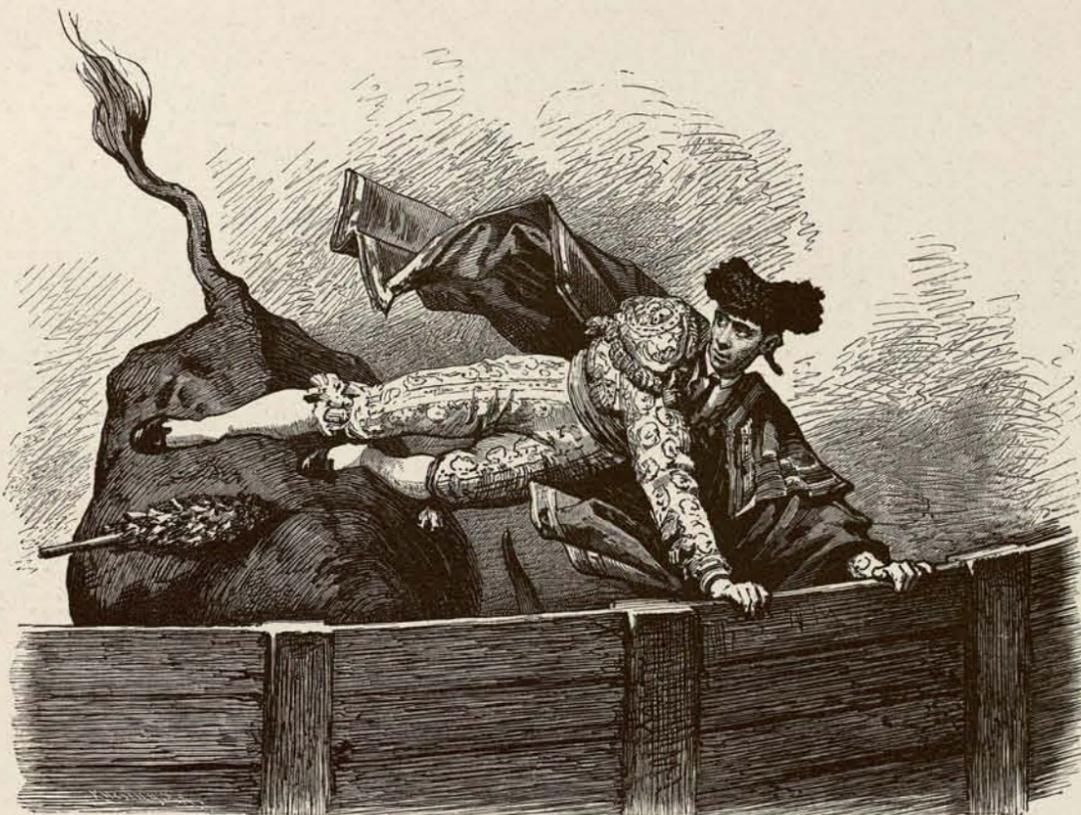
Malheureusement pour lui, cette grande chasse ne souffre pas d'interruption, et déjà voici venir d'autres combattants bien autrement sérieux que les premiers : le public réclame à grands cris les picadores.

Sur un signe de l'Alcalde, Francisco Calderon va se placer à cheval face à face avec le taureau, à deux longueurs de lance de sa poitrine, et lui présente la pointe de son arme.

A la vue de ce nouvel ennemi bien plus redoutable que les précédents, l'animal s'étonne ; il recule de quelques pas, comme pour prendre son élan, puis demeure hésitant.

Une grande agitation règne parmi les spectateurs. Le premier sang va couler ; l'attention du public ne fait que croître avec les dangers de la lutte, et toute la salle suit maintenant, au milieu du plus profond silence, les péripéties du combat.

Quoique le pauvre cheval de Calderon ait un bandeau sur les yeux, il doit pourtant soupçonner la présence de son terrible adversaire, car le picador a grand'peine à le maintenir face à l'ennemi.



LE SAUT DE LA BARRIÈRE.

Soudain le taureau baisse la tête, et fond au galop sur ses agresseurs. Un cri général de tous les spectateurs vient encore stimuler son ardeur, mais avant qu'il ait pu enfoncer ses cornes dans les flancs du cheval, il a déjà reçu un bon coup de lance dans l'épaule droite, et tandis que, repoussé de la sorte, il frôle en bondissant le hardi picador, celui-ci, presque désarçonné par la violence du choc et chancelant un moment sur la selle, jette brusquement son cheval de côté.

Un tonnerre d'applaudissements vient récompenser le cavalier, car le public est aussi juste pour les hommes que pour les animaux.

Un second picador, le gigantesque Juan Trigo, lance à son tour vivement son cheval blanc au-devant du taureau en fureur, mais avant même qu'il ait pu faire usage de sa lance, la corne droite du monstre plonge jusqu'à la racine dans le poitrail du cheval, et un large flot de sang s'échappe aussitôt de la blessure béante.

Folle de douleur, la pauvre bête se cabre presque tout droit, pousse un dernier hennissement plaintif, et, tombant à la renverse avec son cavalier, expire sur place après quelques mouvements convulsifs.

Les valets du picador s'empresment de venir l'aider à se remettre sur ses jambes, et, encore tout étourdi par sa chute, il quitte l'arène, en s'appuyant sur deux Chulos et laissant derrière lui, au milieu d'une mare de sang, le corps de son cheval.

La vue de cette première scène de carnage fait naître dans le public un vertige des sens, qui se propage instantanément de banquette en banquette et finit par éclater sous toutes les formes. On crie, on siffle, on agite violemment mouchoirs et chapeaux : c'est un tapage assourdissant. Tout cela cependant ne dure qu'un moment, car déjà le taureau voit se dresser devant lui un troisième picador. Des deux blessures que l'animal a reçues tout-à-l'heure à l'épaule droite ruissellent sur sa peau noire de petits filets rouges ; la fatigue imprime à tous ses membres un tremblement nerveux, et des zigzags sanglants conservent sur le sable la trace de son passage.

Soudain, de l'autre côté du cirque, la balustrade fait entendre un craquement si violent que toute la charpente qui entoure l'arène semble trembler du coup. Un insaisissable pêle-mêle d'hommes et d'animaux attire tous les regards : pour la troisième fois, une scène d'horreur se joue entre le taureau et l'homme, entre Careto et le brave picador Chuchi, le grand favori des sportsmen. Chacun grimpe sur son siège pour mieux voir ; tout le monde crie, agite en l'air sa canne ou son ombrelle et fait de grands mouvements de bras : on sent que le moment est grave et que le péril est immense.

On aperçoit, dominant la bagarre, la partie supérieure du corps du picador, presque couché sur sa monture entièrement cabrée, tandis que, sous le ventre du cheval, la terrible bête fauve joue des cornes avec rage.

L'issue du combat se dérobe à nos regards anxieux, car le taureau nous masque obstinément la scène, mais nous voyons cependant au bout d'un instant le cavalier décrire rapidement un arc de cercle sur sa selle et tomber lourdement sur le flanc. De toutes parts, des toreros accourent pour soustraire le picador au danger qui le menace tandis que son malheureux cheval, le ventre décousu et les entrailles pendantes, cherche à prendre la fuite et ne parvient qu'à s'empêtrer les jambes dans ces affreux débris. La pauvre bête fait ainsi quelques pas ; puis, elle tombe, se relève encore une fois dans le dernier spasme de l'agonie et retombe enfin sans vie sur le sable.

Cependant le taureau a tourné sa fureur vers le cavalier demeuré étourdi sur le sol, et la situation est d'autant plus dangereuse pour le picador, que son costume blindé le rend complètement impuissant. Par bonheur pour lui, deux capeadores, hardis jusqu'à la folie, s'élancent à son secours, saisissent à deux mains le taureau par la queue, et le forçant ainsi à faire volte-face, parviennent à tirer leur camarade de sa position critique. Des applaudissements et des acclamations enthousiastes saluent ce trait de bravoure, et les valets du picador s'empresment de le mettre définitivement en sûreté, en l'aidant à franchir la barrière.

Jusqu'à présent, deux chevaux seulement gisent étendus sur le sable. Ce n'est pas assez de deux cadavres pour le public surexcité : il crie, fait un vacarme épouvantable, et réclame en maître de nouvelles scènes sanglantes. Mille interpellations assaillent à la fois la loge de la municipalité : les cannes, les ombrelles, les chapeaux, les éventails, tout est bon pour inciter l'Alcalde, à autoriser généreusement l'entrée en lice d'un nouveau couple de picadores. Les supplications, les paroles caressantes et bientôt après les injures finissent par avoir raison des résistances du président : il fait un signe aux gens apostés dans l'arène, et de nouveaux cavaliers, les *Sobresalientes* ou suppléants des picadores en titre, se présentent à leur tour pour continuer la lutte.

De nouveau, deux chevaux tombent victimes de la rage du taureau. L'animal en délire s'acharne sur ces misérables cadavres, les lacère affreusement à coups de cornes, et parvient presque, à force de ruades, à les transformer en masses de chair informes. Le long de ses flancs

et de ses cornes, son sang, abondamment mêlé à celui de ses adversaires, ruisselle jusqu'à terre, mais néanmoins ni ses forces ni sa ténacité ne sont encore à bout.

Jusqu'alors aussi, bien que mis en lambeaux et couverts de sang, la cocarde et les rubans de la Princesse des Asturies, sœur du jeune Roi, restent toujours fixés à l'épaule gauche du taureau. Il s'agit maintenant de savoir à qui reviendra l'honneur de la journée. Avec une hardiesse qui n'exclut pas la circonspection, on s'approche sans armes du taureau pour essayer de conquérir avec la main le trophée convoité. On joue avec cet animal furibond comme avec



LA CHÛTE DU PICADOR.

un chevreau, on le cerne, on le harcèle, on l'abuse par mille stratagèmes, mais, malgré tout, dès que l'on tente de s'en approcher à portée de la main, il répond à l'attaque par un bond formidable et des coups de tête pleins de menaces.

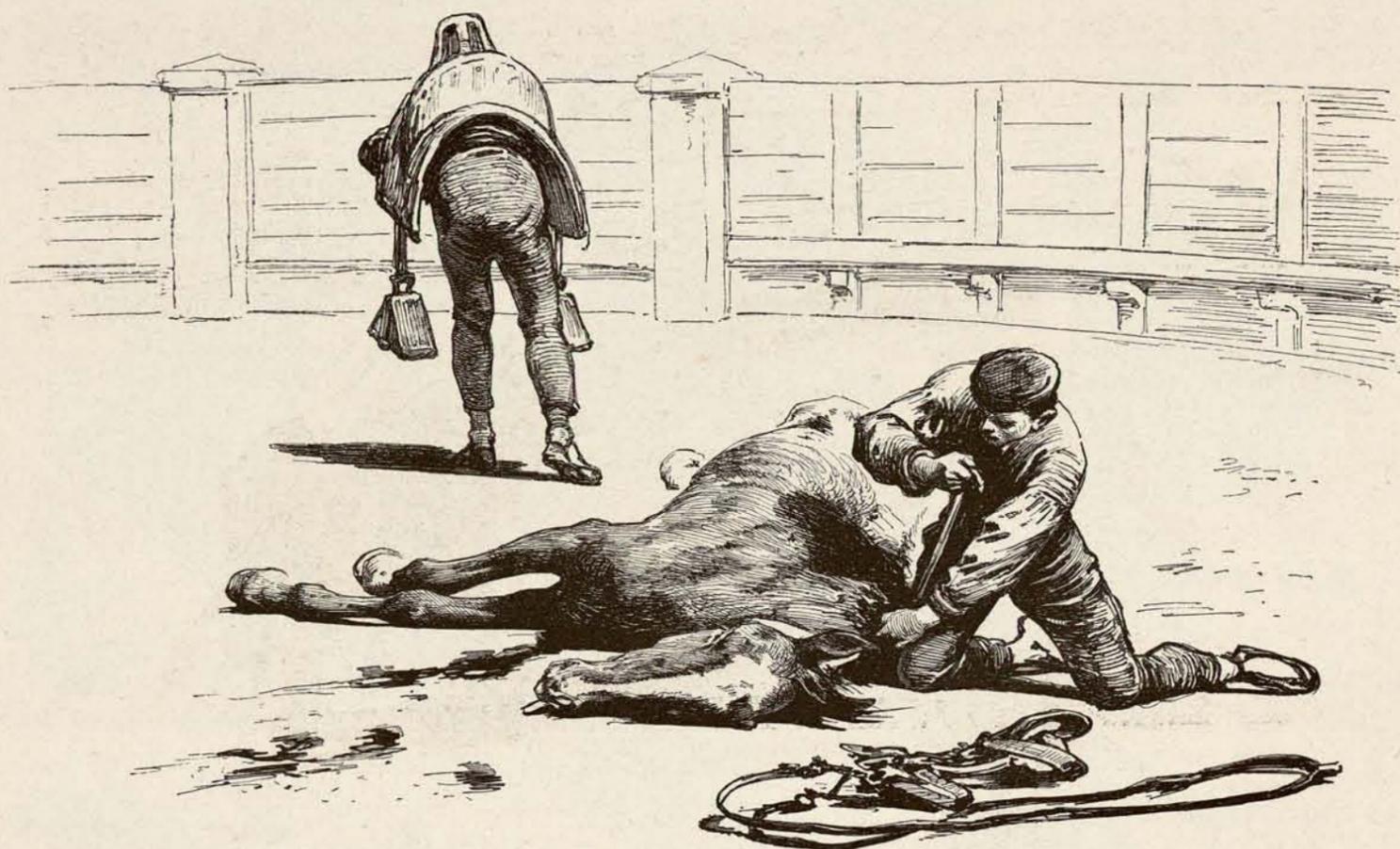
Si peu que le terrible fauve paraisse disposé à livrer sans combat le précieux ornement dont il est décoré, un brillant torero finit cependant, en rasant dans une course rapide les flancs de l'animal, par lui arracher avec la main son petit nœud de rubans, et parvient, non sans peine, il est vrai, à se soustraire par le saut de la barrière à la poursuite de l'ennemi. Une salve d'applaudissements unanimes récompense cette audacieuse prouesse, et le jeune champion accourt déposer humblement aux pieds de son auguste dame les rubans tout sanglants.

Un affable sourire, un gracieux mouvement d'éventail et un bel étui richement orné, attentions délicates auxquelles les toreros sont toujours très-sensibles, viennent rémunérer le jeune homme et exciter la secrète envie de tous ses camarades.

Les blessures du taureau saignent plus fort que jamais. Sa peau pend de plusieurs centimètres le long de son épaule droite et de profonds sillons rouges y dessinent le chemin qu'ont suivi les lances des picadores.

Le pauvre animal lève ses naseaux en l'air et pousse un plaintif mugissement de douleur. Ses jambes sont agitées d'un tremblement fébrile; sa queue fouette convulsivement ses flancs endoloris; sa bouche et ses narines laissent échapper le sang en abondance.

Tout cela cependant ne suffit pas, car l'inviolable programme exige encore d'autres tortures.

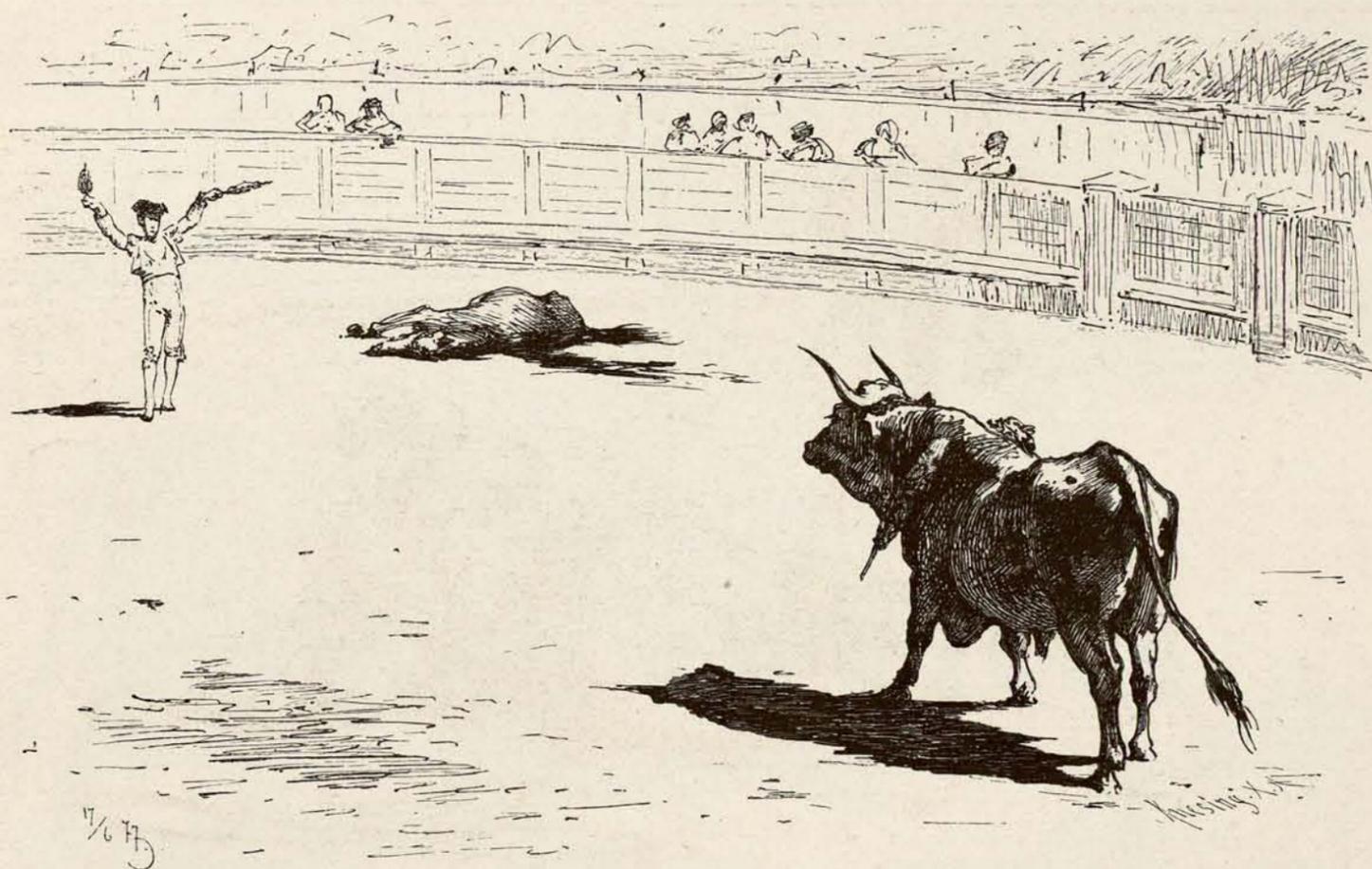


CHULO DESSELLANT UN CHEVAL MORT.

Avec la permission de l'Alcalde, trois banderilleros franchissent les barrières pour entrer dans l'arène; trois hommes, qui ont pour mission de planter dans les épaules du taureau des flèches enrubannées; trois audacieux, dont la folle témérité ne recule devant aucune extravagance et dont la vie ne tient en réalité qu'à un fil, car le moindre mouvement imprévu du taureau peut leur être fatal, et l'animal combat désormais en pleine conscience du danger. Il ne joue plus en quelque sorte, comme il le faisait tout d'abord: loin de là, parvenu maintenant au paroxysme de la fureur, il se défend avec toute la férocité de la brute. La langue saignante à force de morsures, les yeux hors de leurs orbites, la respiration haletante, il laboure de ses pieds le sable de l'arène. Malheur à l'homme qu'il viendrait à frapper de ses cornes!

Les nouveaux *Lidiadores* viennent donc de faire leur entrée. Ils portent dans chaque main une longue tige de fer munie d'un crochet recourbé et décorée de plumes, de nœuds, de rubans et de fleurs, fournis par celui que le programme appelle l'illustre Don Pedro Guzman; ils élèvent

ces flèches au-dessus de leurs têtes, et, les tenant ainsi presque horizontalement, ils provoquent de la voix et du geste le taureau immobile au milieu de l'arène. Le taureau les aperçoit et veut immédiatement se précipiter sur eux, mais ils le préviennent avec célérité, s'élançant témérairement au-devant de lui, et avant qu'il ait pu les atteindre, lui plantent à droite et à gauche dans les deux épaules leurs flèches aux coquets ornements. Ils se sauvent à toutes jambes, poursuivis par la bête en fureur : l'un d'entre eux, serré de près, ne parvient qu'à grand'peine à la barrière, la franchit néanmoins avec la plus grande aisance, mais, au lieu de retomber sur ses pieds dans le couloir qui règne de l'autre côté de la clôture, il y roule maladroitement à terre. Cependant, exaspéré par la douleur et la colère, le taureau s'élance à sa suite, comme un lion derrière sa proie, et, par un bond formidable, réussit à franchir à son tour la cloison à hauteur d'homme



BANDERILLERO PROVOQUANT LE TAUREAU.

qui le sépare de son bourreau. Les cris d'effroi de la foule alarmée font promptement apercevoir au banderillero la grandeur du péril ; il se relève prestement, et, favorisé par l'étroitesse du couloir qui entrave le taureau dans ses mouvements, il parvient, grâce à une voltige merveilleuse, à se retrouver dans l'arène, sans avoir été aucunement atteint par les cornes de son adversaire.

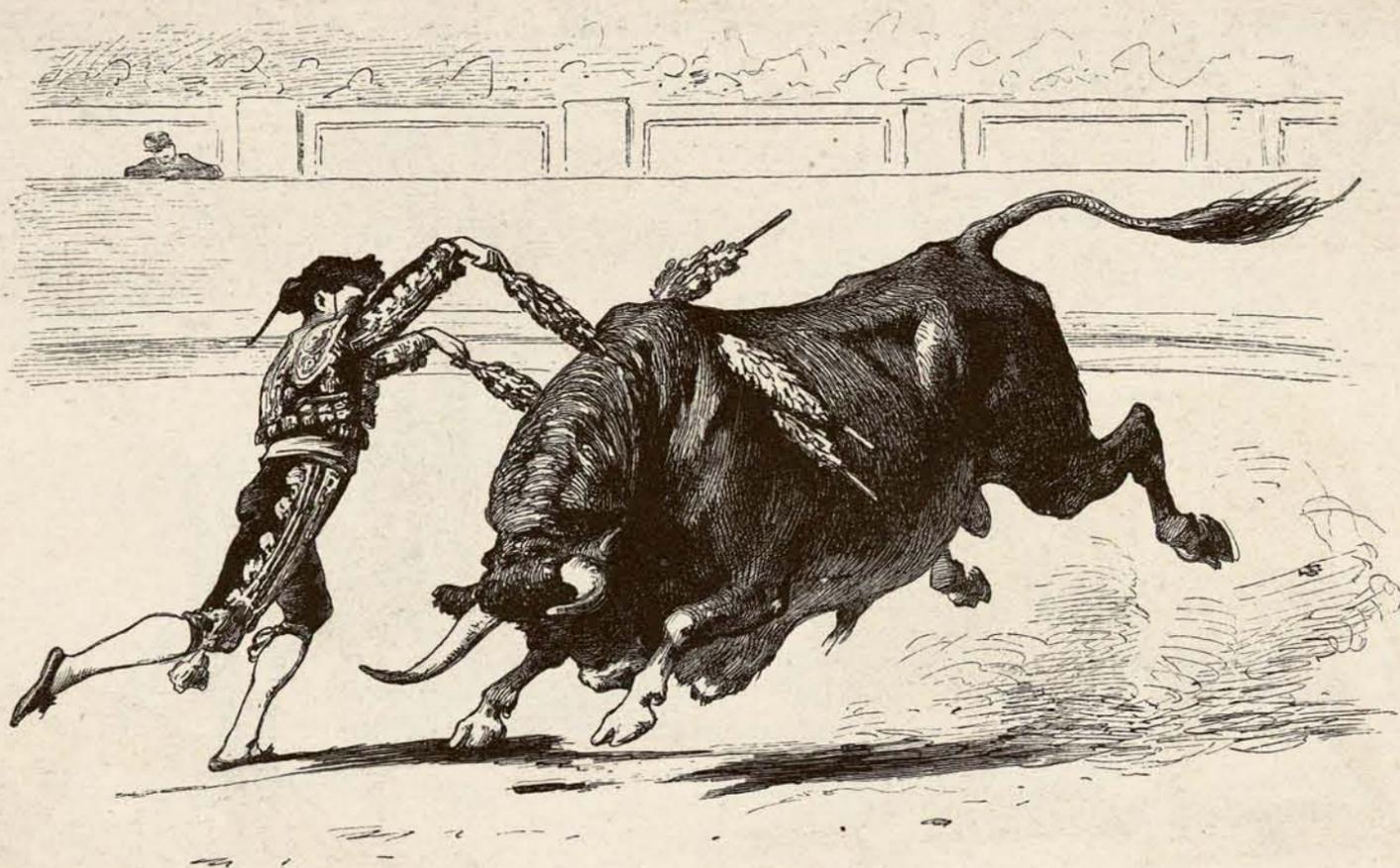
Le public, délivré de ses angoisses à l'endroit du banderillero, éclate en applaudissements, et c'est à coups de pieds, de parapluies et de cannes que les spectateurs assis à la Barrera, c'est-à-dire sur les banquettes les plus rapprochées du couloir, reconduisent le taureau jusqu'à la porte, qui, lestement ouverte à son intention, doit le ramener dans l'arène.

Telles qu'une gigantesque couronne de fleurs, pendent et brandillent autour du cou de l'animal les six flèches multicolores des trois banderilleros, et la douleur que ces engins lui causent à chaque mouvement de tête est mieux faite que tout le reste pour augmenter encore sa rage.

Voilà déjà une demi-heure que durent le supplice et le martyre de cet animal, cette lutte inégale entre la force brutale et la ruse, entre l'instinct de légitime défense et les calculs de l'intelligence. Le taureau soupire visiblement après son étable, et cherche partout une issue pour sortir de ce lieu fatal : mais, à ce moment, un cri, mille et mille fois répété par la foule, vient de nouveau l'attirer au milieu de l'arène et l'appelle en un point, où nul moyen ne lui restera plus d'échapper à la mort.

Pour qui donc tous ces cris ? Et que montrent du doigt toutes ces mains étendues ?

Frascuelo, le brillant espada, vient de recevoir devant la loge de l'Ayuntamiento son épée et son drap rouge, et remercie gracieusement les autorités. Sans autres armes que les deux objets qu'on vient de lui remettre, il s'avance dans l'arène après avoir laissé sa coiffure et son manteau entre les mains de son domestique, et, d'un pas lent, mais hardi, il marche sans sourciller

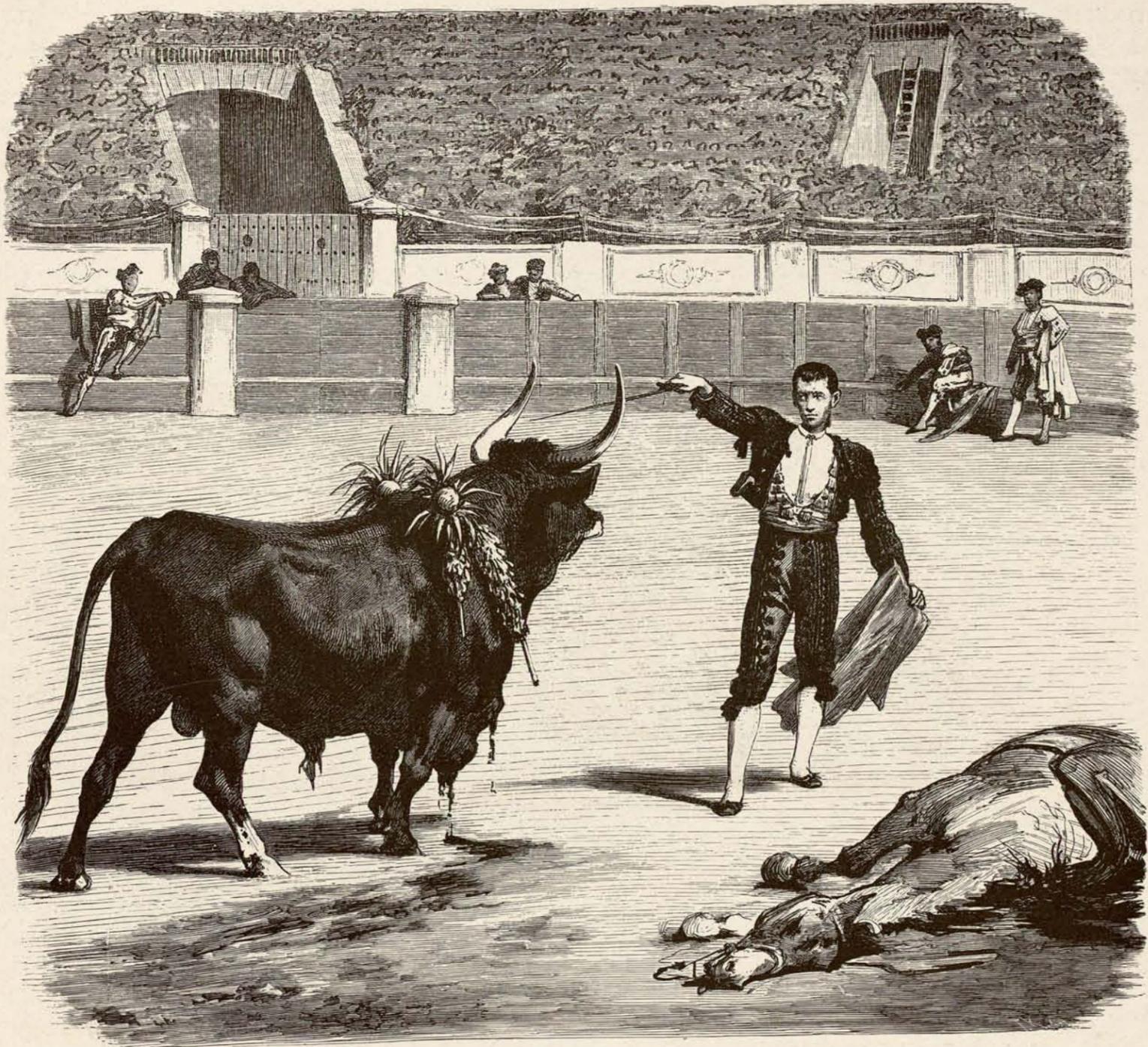


LA POSE DES BANDERILLAS.

au-devant de ce terrible duel, où il va jouer sa vie. Une mince lame de Tolède, flexible et acérée comme un poignard, c'est tout ce qu'il peut opposer au monstre, tout, absolument tout. Il n'a ni armure ni cuirasse qui puissent protéger sa poitrine contre les coups et l'empêcher d'être embroché par les cornes de son adversaire ; la soie cache seule les formes élastiques de son corps et de simples paillettes d'or remplacent sur ses bras vigoureux les plaques de fer blindées. En bas de soie et en souliers à boucles, il marche, comme à la parade, à la rencontre de cet animal capable d'enfoncer des murailles à coups de tête, et le regarde hardiment en face avec ses yeux perçants.

On a souvent parlé de lions, de panthères et de tigres fascinés par le regard de l'homme, incapables d'en soutenir l'éclat, fuyant même terrifiés devant lui pour éviter sa rencontre. En ce moment, le taureau n'est ni moins déconcerté, ni moins embarrassé, car, en voyant Frascuelo debout face à face avec lui, il recule aussitôt de quelques pas, sans même avoir aperçu l'arme.

Il semble en vérité qu'en présence de cet homme, l'animal ait momentanément perdu toute conscience de sa force. Ils sont là tous les deux, l'un vis-à-vis de l'autre, immobiles comme des rocs : vient un léger tressaillement ou quelque autre mouvement à peine perceptible, et c'en est fait de l'un deux. Tous les avantages semblent être du côté du taureau, car il a pour lui la force et la sauvagerie de la brute ; mais en revanche, l'homme a, pour se protéger et se défendre, l'astuce et le sang-froid.



L'ESPADA.

La foule est silencieuse ; chacun sent sa respiration oppressée et des milliers de regards restent cloués sur cette scène empoignante, car toutes les émotions du spectacle se concentrent sur cette minute d'angoisses, pendant laquelle Frascuelo, l'idole du public, est en danger de mort. Rien au monde ne pourrait en ce moment détourner de l'arène les regards d'un Espagnol !

Alors, sans quitter des yeux l'animal, l'espada déploie tranquillement son étoffe écarlate et la présente brusquement au taureau. A cette vue, l'animal affolé n'y tient plus ; il baisse la tête presque jusqu'à terre, s'élançe à fond de train, et, rasant la poitrine de l'homme qui daigne

à peine se reculer, vient donner violemment dans le drap, c'est-à-dire dans le vide. Mais le torero n'arrête pas ici la manœuvre. Il ne cesse d'agacer le taureau, l'attire à droite, à gauche, le fait tourner en rond. Et toujours la bête exaspérée poursuit la fatale couleur, et partout et toujours, elle ne réussit à frapper de ses cornes autre chose que le drap, rien que le drap, jusqu'à ce qu'il tombe en lambeaux des mains de l'espada.

Muerte, muerte! à mort, à mort! crient enfin sur tous les bancs les spectateurs avides de voir couler encore le sang.

Lentement et flegmatiquement, Frascuelo élève alors horizontalement son épée, et, la tenant ainsi d'une main ferme au niveau de la nuque de son adversaire, il choisit son point entre les deux cornes de l'animal. Pourvu surtout qu'il n'aille pas trembler ni tressaillir au dernier moment! Il faut absolument que la pointe de l'épée vienne entre les vertèbres cervicales frapper le bon



LE COUP DE GRÂCE.

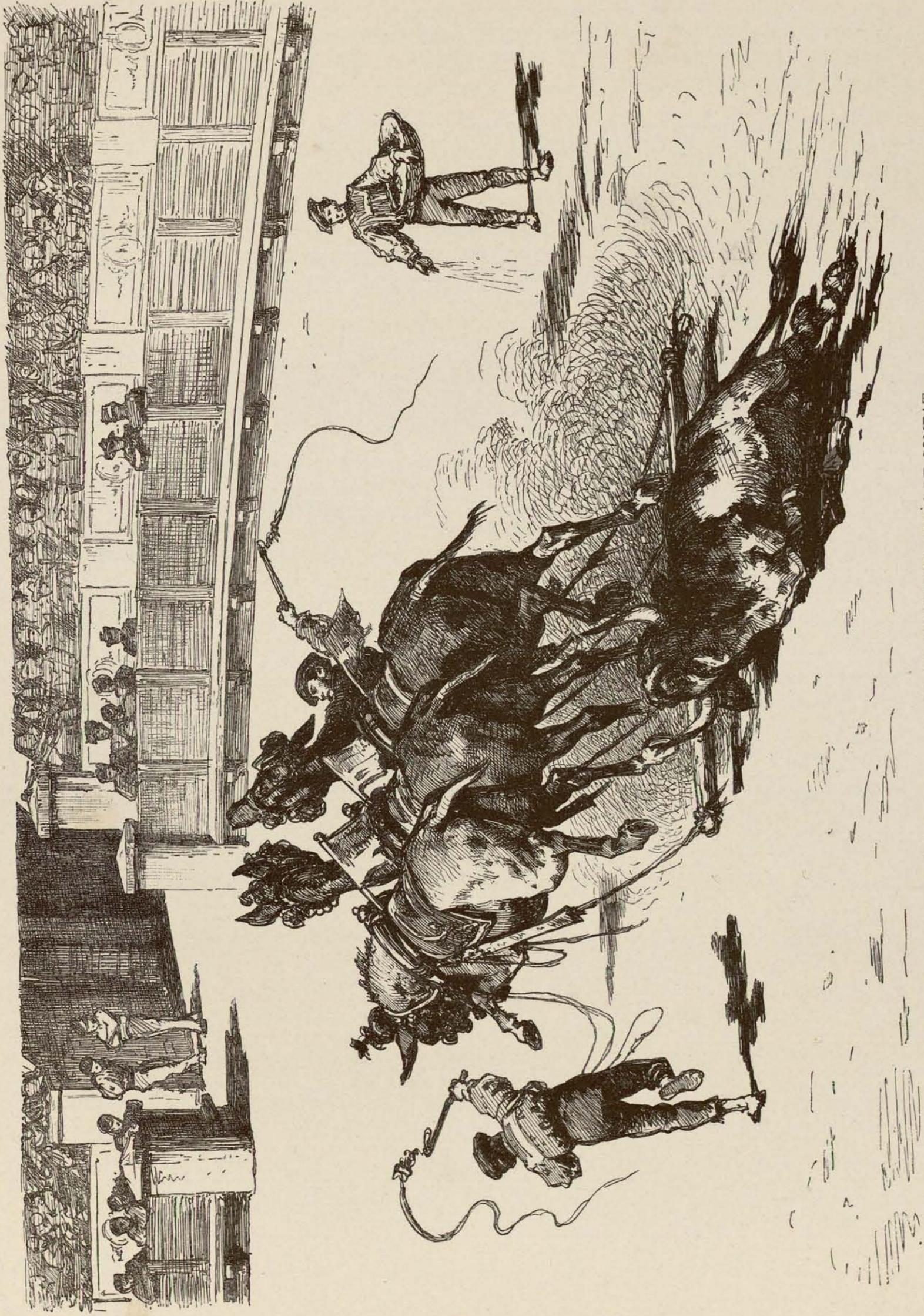
endroit, et c'est à peine si cet endroit est plus large qu'une pièce de quarante sous. Tout près de là, le coup n'est pas mortel; il ne fait que centupler pour l'homme les dangers de la lutte.

Dans toute l'enceinte, l'anxiété est à son comble. Encore une seconde, un instant de raison, et le torero va frapper le coup décisif.

Un mouvement saccadé du taureau, un cri d'angoisse, un éclair de l'épée, un choc violent: tout cela se succède devant nous avec la rapidité de la pensée. Cependant le coup n'a pas porté juste; il n'a atteint que la vertèbre. La lame plie sans se rompre et rebondit au loin dans l'arène. Frascuelo est désarmé!

L'instant est solennel, dramatique, effroyable. Le taureau se secoue violemment et mugit avec rage. Frascuelo fait un saut de côté pour s'éloigner de quelques pas, car il n'a de secours à espérer de personne: ainsi le veulent les lois de la tauromachie.

Dans cette extrémité, son étoffe écarlate lui servira du moins pour la seconde fois de fidèle auxiliaire. La présentant toujours et sans relâche à l'animal qui bondit furieusement autour de lui, il réussit à gagner l'endroit, où git encore sur le sable son épée de Tolède. Déjà même il



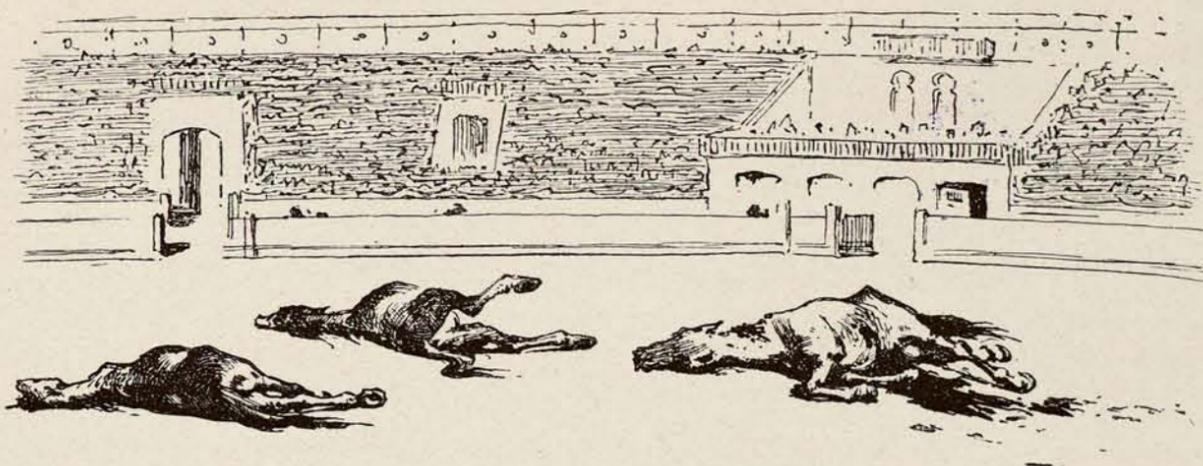
L'ENLÈVEMENT DES CADAVRES D'ANIMAUX APRÈS LE COMBAT.



se baisse pour ramasser son arme, mais le taureau, s'élançant avec rage comme s'il devinait l'intention de son adversaire, l'empêche d'accomplir son dessein. Trois fois peut-être Frascuelo doit renouveler sans succès cette périlleuse tentative. Dès qu'il sent enfin de nouveau son arme dans sa main, il élève une seconde fois sa lame comme précédemment, et, d'un rapide mouvement de poignet à peine perceptible, il enfonce, mais cette fois avec toute la précision désirable, la pointe meurtrière entre les vertèbres cervicales de sa victime.

Le taureau tombe à genoux, comme frappé de la foudre, pousse sourdement un dernier beuglement de douleur, balance deux ou trois fois encore la tête à droite et à gauche, et, lentement, retombe enfin mourant aux pieds de son vainqueur.

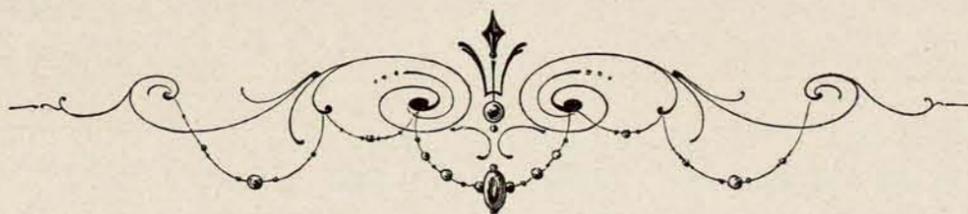
Frascuelo lui a tranché l'épine dorsale.



APRÈS LE COMBAT.

Les applaudissements, les bravos, les hurrahs pleuvent de tous les gradins de l'amphithéâtre sur le héros du jour, qui, saluant la foule de son épée ensanglantée, quitte l'arène aux sons joyeux de la fanfare.

Toujours avec accompagnement de ce même orchestre, des attelages, trainés par trois mules folâtres, viennent emmener dans le vestibule du cirque les nombreux cadavres demeurés étendus sur le sol, pendant que des *Mozos* répandent de tous côtés du sable pour étancher les mares de sang. Spectateurs et toreros se préparent, chacun à sa manière, à de nouveaux combats. Bientôt la lutte va recommencer avec des troupes fraîches!



EL BUEN RETIRO.



Dans la seule représentation de ce jour, le sable de l'arène a bu le sang de huit taureaux et de quarante chevaux. Complètement satisfaits et surexcités au plus haut point, les spectateurs de tous sexes et de toutes conditions ont tenu jusqu'au bout. Un nuage de poussière, qu'aucun courant d'air ne vient dissiper, emplit l'amphithéâtre. Les bancs et les *palcos* sont bien vite dégarnis, mais l'écoulement de la foule se fait mal dans les couloirs extérieurs, et, pour gagner les escaliers de dégagement et les portes de sortie, chacun doit jouer vigoureusement de la canne et des coudes.

Le jeune roi, qui est un sportsman passionné, vient de monter avec sa sœur, la Princesse des Asturies, dans un phaéton magnifiquement harnaché, et, sous l'escorte de sa garde à cheval, retourne à son palais. Des équipages splendides, pleins de jeunes filles et de jolies femmes, des cavaliers à cheval et à mulet, des véhicules de toutes espèces et de toutes formes croisent à chaque instant des omnibus lourdement chargés, et luttent de vitesse pour se dépasser mutuellement.

Dans la foule houleuse qui retourne à la ville, se distinguent particulièrement sous leurs pittoresques costumes, les picadores à cheval, respectueusement suivis d'un serviteur monté, vêtu d'une livrée rouge. Ils rappellent involontairement ces cavaliers des pampas, qui chassent le buffle sauvage avec la lance et le lazo, et, maintenant que la représentation est terminée, ils semblent, au milieu du public de la rue, beaucoup plus grands encore que dans l'arène et presque gigantesques.

Dans un brillant équipage, Frascuelo traverse au grand galop la foule qui l'acclame une fois de plus avec enthousiasme. La cigarette aux lèvres et le manteau chamarré d'or crânement rejeté sur l'épaule, il salue ses admirateurs, à droite, à gauche, avec son grand air de torero, et son œil de feu croise au passage plus d'un galant regard de femme. Sa journée terminée, il se rend en toute hâte au Club des *Aficionados*, où l'accueilleront dans un instant les félicitations de ses amis et de ses partisans.

Pendant ce temps, le calme se rétablit de plus en plus dans l'amphithéâtre, et bientôt la paix et la tranquillité de chaque jour y régneront de nouveau pour la semaine entière.

Dans une affreuse petite courette située derrière l'arène, une demi-douzaine d'hommes forment le cercle autour de huit cadavres de taureaux couverts de sang. C'est là que les victimes de la journée vont être adjudgées au plus offrant et dernier enchérisseur, pour reparaître demain, sous forme de beefsteaks et d'aloiaux, à l'étal des bouchers des faubourgs. Quant aux chevaux morts, on se contente de les traîner chez l'équarrisseur, et par suite au bûcher: *sic transit gloria mundi!*

Enivrés, comme les Espagnols mêmes, de tout ce que nous venons de voir, d'entendre et d'éprouver; violemment surexcités et cependant fatigués à l'excès; étourdis et ne cessant malgré tout de penser; rassasiés en un mot sans être satisfaits, nous jetons un dernier regard sur cette foule houleuse, et, plutôt que d'en suivre le flot jusque dans les cafés et restaurants de la ville, nous quittons, derrière l'arc de triomphe d'Alcala, l'avenue principale où se presse le monde. A peine remis en effet des terribles émotions du spectacle, nous soupirons après quelque petit coin bien tranquille, quelque banc solitaire, quelque siège de gazon, quelque retraite enfin, où nous puissions en paix recueillir nos esprits. Nous tournons donc à gauche, sans nous fixer le



EL BUEN RETIRO.

moindre but, sans nous rendre autrement compte de notre direction. A la chaleur du jour a succédé une brise légère, qui, soufflant des cimes du Guadarrama, verse sur nos fronts brûlants ses bienfaisantes effluves et rafraîchit délicieusement nos poitrines oppressées.

Bientôt, nous arrivons dans un parc ravissant, sillonné de sombres allées pleines de mystère, mais cependant éclairé çà et là par des candélabres à gaz, qui brillent au loin comme autant de vers luisants épars sur une pelouse. Sous de magnifiques berceaux d'ormes qui nous dérobent presque entièrement la vue du ciel, à deux pas de superbes buissons de lauriers qui nous renvoient mélodieusement le chant du rossignol, nous côtoyons en passant de petits lacs, où semblent retentir les appels des lutins. Transportés, comme par enchantement, du tumulte de la capitale

dans les ténèbres silencieuses de la forêt, nous sommes tentés de ne voir en tout cela que charme et maléfice, et certes, nous ne sommes pourtant pas loin de la grande ville et de tout son vacarme. Nous en sommes même au contraire aussi près que possible, presque sur le Prado : tout aussi bien que dans les rues de Madrid, on voit briller le gaz, on entend résonner tout près de soi les cloches de l'église d'Atocha, on perçoit même distinctement, quoique un peu atténué par la distance, l'étrange bourdonnement de la cité.

Dans ce parc que les Madrilènes appellent fort justement « *El buen Retiro* », il n'y a aujourd'hui presque personne. Ici donc, mieux que partout ailleurs, les nerfs surexcités peuvent se détendre à loisir, et, saturé des émotions du cirque, l'homme peut enfin se retrouver tout entier.

Et de fait, où trouver en ce monde une oasis plus ravissante et plus paisible que ce *buen Retiro* de Madrid, où les ormes, les platanes, les acacias, les oléandres et les lauriers entrelacent fraternellement leurs rameaux et substituent à la poussière de la grande route la fraîche verdure de leurs épais ombrages. Créé par Philippe II, et ravagé, en 1808, par les troupes françaises qui y avaient établi leur quartier général, ce parc fut restauré par Ferdinand VII et embelli par ce prince au point d'être aujourd'hui « le plus beau des jardins publics de l'Europe ».

Ce qui constitue la principale attraction du *buen Retiro*, ce ne sont ni les représentations théâtrales que l'on y donne une fois par semaine, ni tous les divertissements analogues si passionnément goûtés par la petite bourgeoisie et la classe moyenne : ce sont bien plutôt ses splendides bouquets d'arbres, ses admirables parterres de fleurs, ses routes et ses allées ombreuses, et, par-dessus tout, le calme incomparable que l'on y trouve, à deux pas d'une ville aussi bruyante que Madrid.

Il y a juste huit ans, c'était pendant la nuit du 18 au 19 juin 1872, ce lieu si plein d'attraits, de charme et de poésie, faillit être fatal à un couple princier. Ce soir-là, au mépris de plusieurs avertissements par lesquels on les engageait à ne pas quitter leur palais de toute la soirée, le roi Amédée et son auguste épouse étaient venus chercher, comme ils le faisaient presque chaque jour, sous les ombrages du *buen Retiro*, un peu de quiétude et de repos, et s'étaient par hasard attardés dans le parc plus longtemps que de coutume. Vers une heure du matin, alors qu'ils rentraient en voiture au palais, une bande d'assassins stipendiés tira de diverses voies latérales à la rue de l'Arsenal une trentaine de balles sur le carrosse royal.

Le roi et son aide-de-camp n'eurent rien de plus pressé que de se jeter devant la reine pour faire à cette noble femme, déjà fort souffrante à cette époque, un rempart de leurs corps, pendant que de son côté, le cocher, tout dévoué à ses maîtres, lançait ses chevaux au galop pour chercher le salut dans la fuite. Par bonheur, pas une seule balle n'avait atteint son but, et la voiture royale put regagner le palais, sans autre perte que celle d'un des chevaux.

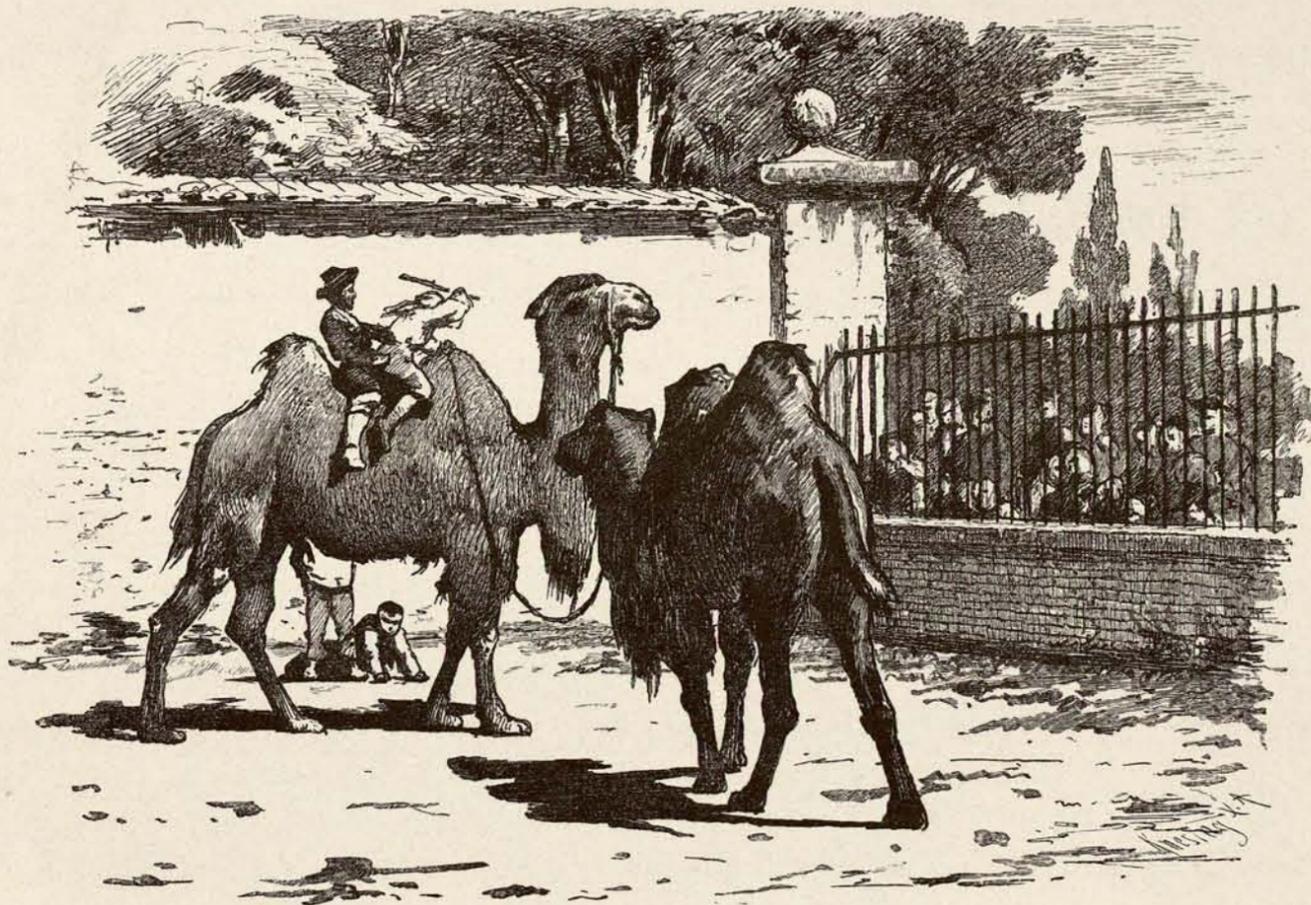
Bien qu'Amédée ne fût guère populaire en Espagne, où l'on ne le connaissait, pour ainsi dire, que sous le surnom de « *l'étranger* », l'inqualifiable attentat du 18 juin n'en provoqua pas moins, à Madrid aussi bien que dans tout le reste du pays, un cri général d'indignation. Quoiqu'il en soit, les terreurs de cette triste nuit ne contribuèrent pas médiocrement à confirmer le roi dans ses projets d'abdication, et c'est ainsi qu'il en arriva, le 11 février de l'année suivante, à les exécuter.

Au moment même, où ces souvenirs historiques évoquent à notre esprit l'odieuse guet-apens dont fut victime le maréchal Prim, des accents mélodieux viennent brusquement interrompre le cours de nos méditations rétrospectives : c'est une voix de femme, pleine de délicatesse et de charme, qu'un instrument à cordes accompagne en sourdine. Nous prêtons l'oreille pour saisir au passage les paroles fugitives de la romance : c'est une sérénade d'amour.

Le rythme en est lent et plaintif, et les paroles du premier couplet vibrent à l'unisson avec la tristesse poétique de la mélodie.

Papagayos, ruseñores
 Que cantais al alborada
 Llevad nueva á mis amores,
 Como espero aqui sentada.
 La media noche es pasada
 Y no viene:
 Sabedme si hay otra amada
 Que lo detiene.

«Perroquets et rossignols, qui chantez à l'aurore, portez à l'objet de mes amours la «nouvelle que je l'attends assise en ce lieu. Déjà la moitié de la nuit est écoulée, et il ne



LES CHAMEAUX DU JARDIN ZOOLOGIQUE.

«vient toujours point. Sachez-moi donc, de grâce, si quelque autre maîtresse ne le retient pas «auprès d'elle.»

On ne s'explique peut-être pas très-bien de prime abord que cette invocation suppliante s'adresse aux perroquets en même temps qu'aux rossignols; mais enfin, chacun sait que les poètes s'accordent volontiers des licences spéciales, et les grands exemples de Molière et de Régnerd sont là pour excuser au besoin toutes les extravagances de langage que le dépit amoureux peut inspirer aux femmes.

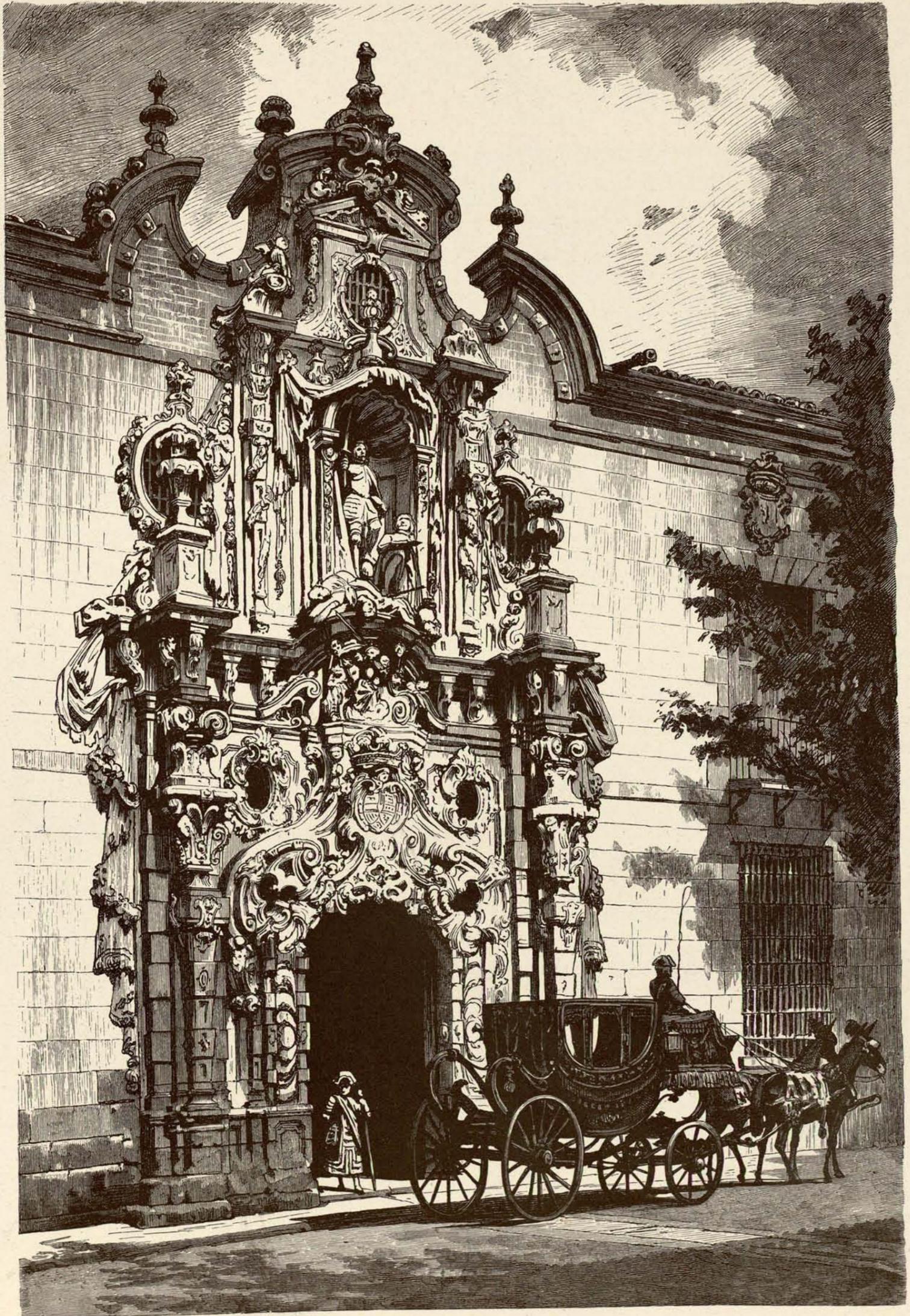
Quoi qu'il en soit d'ailleurs de ce point accessoire, la chanteuse a tout au moins raison sur la question de l'heure: il est déjà minuit passé, et tout-à-coup le pas précipité de cinq ou six chevaux vient troubler notre aubade. C'est la garde municipale qui passe, car jusque dans ce parc silencieux, la *Hermandad* ou brigade de la sûreté publique a le droit de venir purger

les bancs, les bosquets et les pelouses de tous les vagabonds qui viennent y chercher par douzaines un gîte pour la nuit.

Une brise matinale, qui souffle presque glacée des cimes du Guadarrama, nous rappelle qu'il est temps de quitter le bocage enchanteur, où nous avons goûté si puissamment le calme et le repos. Aussi bien, les rugissements des animaux sauvages, enfermés non loin de là dans les enclos du jardin des plantes, chassent dès maintenant toute poésie, et nous n'avons aucune envie d'aller faire connaissance avec les quelques hôtes amaigris du jardin zoologique de Madrid, non plus qu'avec ses deux ou trois chameaux, dont les longues jambes et les bosses velues font, durant la journée, le bonheur de la gent enfantine.

Nous nous remettons donc en route, l'âme rassérénée et le corps complètement remis des fatigues de notre après-midi. Quand nous rentrons en ville, tout dort dans Madrid, et bientôt, voluptueusement bercés par le souvenir de la sérénade du *Buen Retiro*, nous nous sentons envahir à notre tour par un sommeil réparateur.

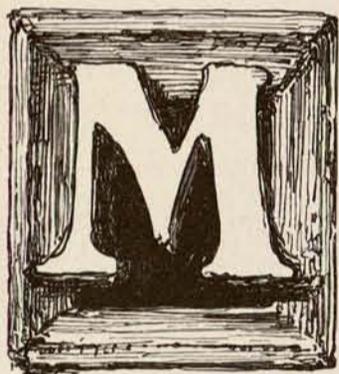




PORTAIL DE L'HOSPICE DE MADRID.
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. LAURENT À MADRID.)



MADRID ET LES MADRILÈNES.



Madrid, en tant que ville moderne, se rapproche beaucoup par son aspect extérieur de toutes les métropoles du Nord, mais il n'en a pas moins conservé d'une manière générale son caractère particulier de capitale espagnole. La rudesse de son climat pendant l'hiver, la rapidité des changements de température qui s'y produisent en été, l'âpreté des vents que les montagnes voisines déchaînent en toute saison sur ses places et ses boulevards, sa situation inabritée sur un haut-plateau découvert sont autant de conditions spéciales qui exigent, pour les maisons d'habitation, une architecture et des aménagements intérieurs tout spéciaux.

Ici, nous ne rencontrons plus, suspendus extérieurement aux fenêtres ces stores immenses que l'Espagnol aime tant, et derrière lesquels les curieuses et les coquettes se dissimulent si savamment: on ne voit plus que des persiennes à la française, de bons volets en bois qui joignent hermétiquement. Cela suffit à donner aux rues une physionomie tout autre qu'à Barcelone ou à Séville: on se croirait même volontiers transporté dans les grandes avenues, légèrement monotones, de Paris ou de Marseille, si les balcons n'offraient à l'œil une ornementation spéciale. Ce sont d'abord, entrelacés dans les grillages de la balustrade, des rameaux de palmiers venus directement d'Elché, que le Madrilène a fait bénir le jour des rameaux, et qu'il place à son balcon; en second lieu, suspendue à quelque barreau, une petite cage, où un grillon fait entendre en cadence son cri mélancolique, auquel l'Espagnol attribue, comme on le fait chez nous pour le coassement de la grenouille, le don de présager le temps.

De hautes fenêtres à balcons laissent l'air et la lumière pénétrer librement dans des appartements spacieux et très-élevés de plafond, où l'Espagnol passe la journée à rêvasser pendant l'été et à geler pendant l'hiver. Vents coulis, portes et fenêtres mal closes, planchers carrelés sur lesquels courent tout au plus quelques *Esteras* ou nattes de jonc, aucune de ces petites misères, qui font en hiver la terreur des habitants du Nord, ne semble insupportable à l'Espagnol endurci. Pour lui, de misérables *Braseros* ou brasiers ardents remplacent suffisamment tous les poêles et cheminées du monde, et il n'a besoin d'aucune autre chose pour passer son hiver, d'ailleurs toujours très-court, il faut le reconnaître.

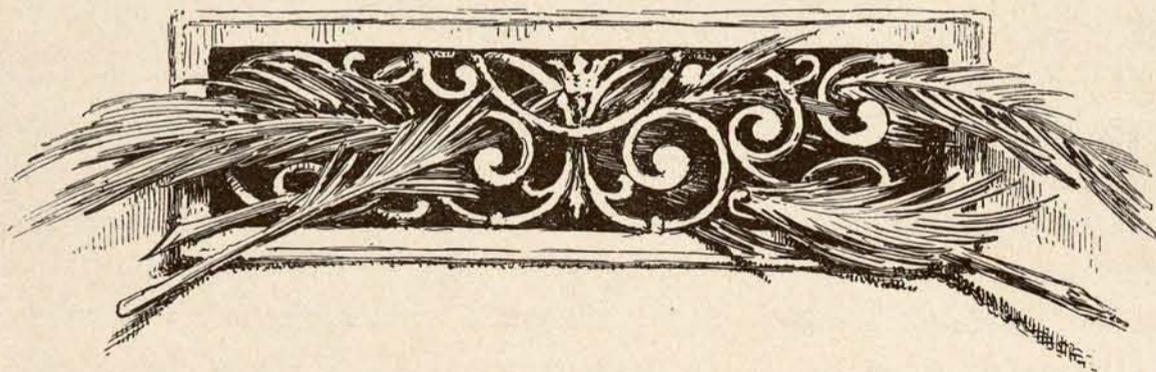
Quant au luxe du mobilier, le Madrilène ne sait seulement pas ce que c'est, et le fait est qu'il ne pourrait guère en jouir, puisqu'il passe la plus grande partie de son existence en plein air sur la voie publique, et que, dans l'obscurité soigneusement entretenue de son appartement, il consacre au sommeil ou à la sieste les plus chaudes heures de la journée. Des peintures bariolées et généralement dépourvues de goût remplacent dans les chambres les tapisseries et les tentures. Sur les planchers, d'énormes cruches poreuses, les *Cántaros*, rafraîchissent sensiblement l'atmosphère par évaporation et donnent en même temps une eau potable aussi froide que la glace.

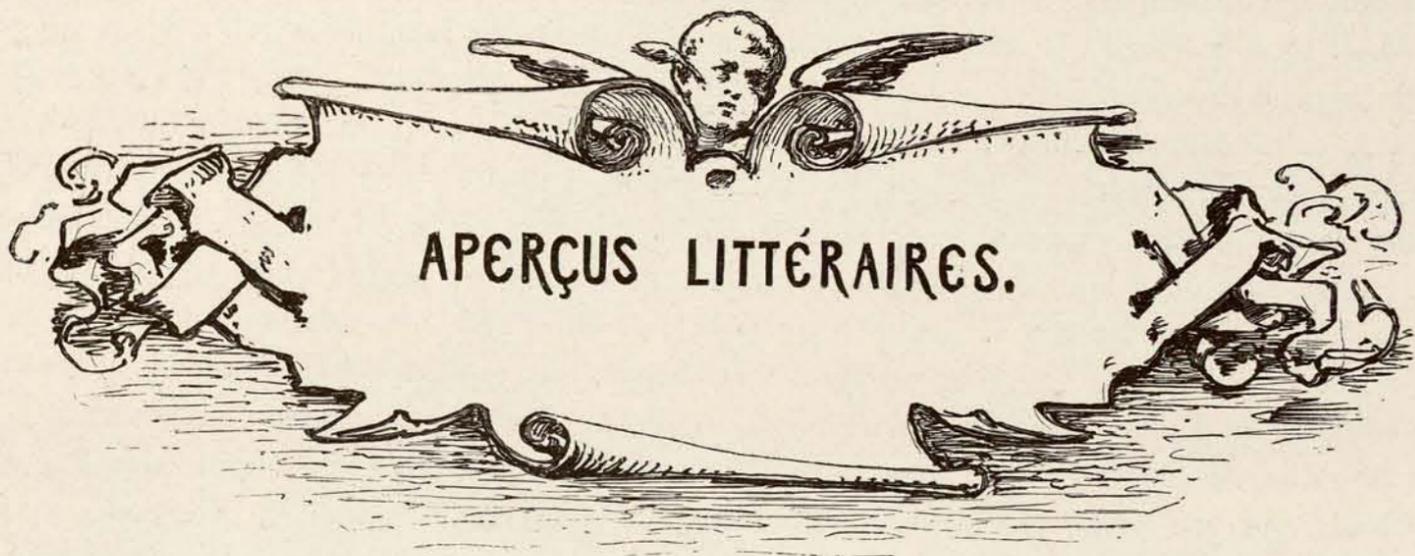
C'est ainsi que l'Espagnol passe l'hiver et l'été avec la même philosophie, sans trop demander de jouissances à la vie, et dans des conditions d'existence qui feraient le désespoir de tous les gens du Nord. Dans la belle saison, une chaleur intolérable pendant le jour et un soleil de plomb, dont les tons crus, violemment reflétés par des murailles blanchies à la chaux, blessent les yeux les moins délicats; pendant la nuit, des frissons perpétuels et une lutte incessante contre des moustiques enragés; en hiver, au contraire, des froids rendus presque insupportables par l'insuffisance des moyens de chauffage, un vent du Nord qui souffle sans relâche et dessèche les poumons les mieux organisés, enfin des chutes de neige fréquentes: tels sont les ennemis redoutables, qui liguent leurs forces contre l'habitant de Madrid et font dans la capitale un trop grand nombre de victimes.

Pour éviter en partie certains de ces inconvénients, les gens riches émigrent en masse pendant l'été dans les villes d'eaux et les stations de bains de mer; mais, dans la basse classe, qui manque de tout confort et souvent même d'abri, la mortalité est très-grande. Pour les étrangers, le climat de Madrid est fort dangereux, et ils ne peuvent s'y faire qu'au prix de beaucoup de soins et de précautions.

En dépit des mauvais côtés que présente le séjour de la capitale, et quoiqu'il n'y ait peut-être pas en Espagne une localité aussi mal partagée au point de vue du confort, le Madrilène aime néanmoins par-dessus tout sa ville natale. Chez lui, plus encore que chez aucun de ses compatriotes, cette morgue particulière au caractère national apparaît profondément gravée, et peut-être faut-il voir là dans une certaine mesure l'action d'un entourage plus distingué, l'influence d'une vie plus bruyante, sans doute aussi l'effet de cette satisfaction d'amour-propre qu'éprouve tout Espagnol à vivre dans la capitale du royaume.

En thèse générale, tout Espagnol a de la fierté; le Madrilène, en particulier, a la fierté du grand seigneur.





APERÇUS LITTÉRAIRES.



i, dans le commerce habituel de la vie, la fierté nationale des Espagnols a pu être considérée comme un défaut par certains voyageurs trop sévères, c'est, en tout cas, dans le domaine intellectuel, une des qualités les plus précieuses de ce peuple. Pour peu que vous y ajoutiez en effet la chaude imagination propre aux méridionaux, un sens très-développé du romantisme, des instincts essentiellement chevaleresques, un patriotisme ardent favorisé par la contemplation d'un beau ciel toujours pur, bref tous les éléments constitutifs d'une nationalité puissante et vivace, vous comprendrez aisément, que, mis en valeur par une langue à la fois énergique et souple, tous ces dons naturels aient formé pendant des siècles sur le sol privilégié de la péninsule espagnole un fond, dont la fertilité devait nécessairement engendrer une littérature nationale, capable de suivre et de soutenir dans toutes ses phases le mouvement des beaux-arts.

Sous l'influence d'une civilisation toujours en progrès, les Goths et les Arabes furent tout d'abord les importateurs d'un genre de poésie lyrique, qui se fraya brillamment une voie sans cesse un peu plus large et trouva sa plus haute expression dans des romances, dont les héros de cape et d'épée fournissaient amplement la matière. Plus tard, les Cid, les Rodrigue et les Charlemagne vinrent ouvrir la série des romans de chevalerie, qui tinrent jusqu'au quinzième siècle le sceptre de la littérature et produisirent de grands poètes. Le troubadour Hillena, Santillane, Manrique, de Mena et d'autres encore apparurent ensuite comme autant d'auteurs lyriques distingués. Puis, ce fut le